

Nostalgie de la lumière

Vertiges cosmiques et vestiges de l'histoire

Nostalgie de la luz — France / Allemagne / Chili 2010, 90 minutes

Patricia Robin

Numéro 273, juillet-août 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Robin, P. (2011). Compte rendu de [Nostalgie de la lumière : vertiges cosmiques et vestiges de l'histoire / *Nostalgie de la luz* — France / Allemagne / Chili 2010, 90 minutes]. *Séquences*, (273), 48–48.

Nostalgie de la lumière

Vertiges cosmiques et vestiges de l'histoire

Galilée deviendrait vert de jalousie et Copernic rose de plaisir à la vue de ce documentaire fascinant que nous propose le réalisateur chilien Patricio Guzmán. À trois mille mètres d'altitude, dans le désert le plus aride de la planète, un observatoire réunit les astronomes du monde entier. L'air y est si pur et le ciel si clair que l'on peut voir, à travers d'immenses télescopes aux rouages imposants, des constellations et des galaxies comme nulle part ailleurs.

PATRICIA ROBIN



L'importance de ne jamais oublier

Le désert d'Atacama, au Chili, là où 33 mineurs ont récemment survécu 68 jours sous terre pour en sortir vivants devant les caméras de toutes les télévisions, présente les conditions optimales pour se perdre dans le ciel et découvrir un univers qui donne le vertige. Dans ce même désert où il ne pleut que deux ou trois fois par siècle, la vie n'existe pratiquement pas et l'activité humaine est rare. Pourtant, des gens s'animent, comme en témoignent les divers intervenants auxquels Guzmán a fait appel. Ce travail sur la recherche de l'homme à savoir d'où il vient pour comprendre où il va, pour rappeler au peuple chilien son histoire récente, offre au monde ce moment d'éternité. Fort de sa propre expérience et conscient de l'exercice de mémoire qu'il doit perpétuer, le réalisateur promène son regard tant dans le cosmos que sur sa terre natale. Alors que les astronomes scrutent la voûte céleste, les archéologues cherchent des indices de civilisation précolombienne. Des femmes tenaces rivent leurs yeux au sol, depuis 28 ans, à la recherche des restes de parents disparus pendant la dictature qui a ostracisé des Chiliens. Un ancien prisonnier évoque son séjour dans une mine devenue camp de concentration sous Pinochet et se remémore l'importance de l'apprentissage des formations stellaires comme forme de liberté. À l'aide de ces témoignages, Guzmán élabore une réflexion sur le temps, celui qui file, celui qu'on ne peut oublier, mais aussi celui qui nous tend les bras. Antédiluvien comme futur, passé comme très présent, le temps constitue la préoccupation centrale de cette ode à la mémoire collective. On glisse sur la pointe des pieds dans ce documentaire, à l'écoute du précieux matériel colligé pour dresser un portrait sensible d'individus marqués par leurs expériences et leurs découvertes, mais aussi interpellés par la puissance des images et la pureté du son. Un nuage de poussière de cuivre, qui rappelle une pluie d'étoiles, effectue le lien entre

les diverses interviews, les impressionnantes représentations du ciel en mouvement, les vertigineuses constellations et ce reg inhospitalier où des cuillers oxydées, vestiges des détentions, tintent dans le vent.

Véritable poésie douce amère, ce documentaire, au montage formel qui oppose des natures mortes empreintes de lumière à des plans fixes sur des hommes et des femmes étonnants de force et de courage, des gros plans de mécanismes de télescopes à des plans larges d'un désert inhabitable sinon par des morts momifiés, exerce un attrait indéniable tant pour la beauté de ses cadrages que pour l'impact de son propos. Bien que les trois thèmes qui sous-tendent la trame semblent disparates — à savoir l'astronomie, l'archéologie et la dictature de Pinochet —, le savoir-faire du documentariste plonge le spectateur dans une dynamique tout à fait envoûtante. On met de côté les évocations de complot du stratégique *La Spirale* (1976) d'Armand Mattelart ou la dramatisation fictive de Costa-Gavras dans *Missing* (1982) qui ont sensibilisé le monde à cette période trouble du Chili sans jamais pour autant le mobiliser contre son maître d'œuvre. *Nostalgie de la lumière*, tel un cadran solaire, remet les pendules à l'heure sans heurts et sans vindicte. Son travail sur la réminiscence du peuple chilien expose non seulement la douleur, mais aussi l'importance de ne jamais oublier. La voix hors champ personnalise le point de vue et les choix du réalisateur situent l'auditeur par rapport à son histoire, à celle du Chili et à celle du désert.

On ne peut rester insensible aux interrogations des astronomes, aux pensées philosophiques des archéologues, aux désirs profonds de ces femmes qui reprennent chaque jour leur incessante quête, afin d'être enfin réunies avec leurs disparus. On s'étonne de ces fabuleuses voûtes célestes et des millions d'astres et d'étoiles qui y pullulent. Mais surtout, on souhaite que la mémoire de ce peuple résiste à l'oubli qui guette notre civilisation dans sa recherche du bonheur immédiat. Par son exploration archéologique du ciel et du désert d'Atacama, Patricio Guzmán, exilé depuis le coup d'état de 1973, propose un parallèle entre cette cicatrice terrestre qui donne accès au ciel et son pays qui sort à peine de trente ans de dictature. Un voyage spatiotemporel inégalable.

■ **NOSTALGIE DE LA LUZ** | France / Allemagne / Chili 2010, 90 minutes — Réal. : Patricio Guzmán — Scén. : Patricio Guzmán — Images : Katell Djan — Mont. : Patricio Guzmán, Emmanuelle Joly — Son : Freddy González, Jean-Jacques Quinet — Mus. : Miguel Miranda, José Miguel Tobar — Avec : Gaspar Calas (astronome), Laurato Núñez (archéologue), Luis Henriquez, Miguel (architecte), Víctor González (ingénieur), Vicky Seaveda, Violetta Berrios, George Preston (astronome), Valentina Rodríguez — Prod. : Meike Martens, Renate Sachse — Dist. : Icarus Films (États-Unis).